

Act of God

au Périscope du 11 mars au 5 avril 2014

Entrevue avec Renaud Philippe
Photojournaliste

Propos recueillis par Claire Crova

Tout d'abord, au regard de ton travail photographique, il me semble que tu n'as jamais pris de photographies de conflits. Pourquoi ne pas avoir fait du photojournalisme en documentant l'instantané du conflit?

Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord, j'ai deux enfants, ma vie est à Québec. Ensuite, je ne travaille pas pour une agence documentant l'instantané. Je préfère m'intéresser à des sujets de long terme. Je ne suis pas photographe de conflits, il n'y a jamais eu d'obus qui ont explosé à côté de moi. Je n'ai pas envie de subir le stress de la guerre et ses dangers immédiats. Ça m'intéresse, mais je suis plus tourné vers les histoires autour de l'impact du conflit, qui concerne le plus grand nombre, vers les histoires sur les populations en traumatisme sur le long terme.

Ceux qui documentent les conflits ne font que ça et ont un profil particulier. Et puis, en ne faisant que ça, au bout d'un temps ça a vraiment un impact sur ta psychologie. Les militaires et les ONG d'aide humanitaire ont des soutiens prévus, alors que le journaliste n'a rien. Les photojournalistes de guerre sont toujours au plus proche du danger et les agences les envoient au cœur du conflit.

Et plus généralement, quelles libertés donne le choix d'être journaliste indépendant?

Travailler comme on veut. Dans les agences, c'est rare d'être choisi pour le terrain et puis quand on habite à Québec, ce n'est pas la même chose qu'habiter à Paris, d'où on peut partir rapidement pour la Syrie, ou l'Ukraine... Il faut vraiment avoir consacré une partie de sa vie aux agences pour être envoyé. Moi, ça m'intéresse moins. Je veux travailler à mi-chemin entre l'art et l'information et prendre le temps de le faire, comme j'ai envie de le faire. Plus ça va et plus je peux le faire.

Autre différence : l'agence t'envoie où elle veut, alors que quand tu es indépendant, tu vas documenter l'événement significatif, mais tu peux aussi aller voir la rue d'à côté. Peut-être que s'y est plus calme, mais c'est autre chose qui s'y passe.

La pièce que nous présentons prochainement au PÉRISCOPE, *Act of God*, aborde entre autres la controverse autour de l'image des conflits. Penses-tu que l'image serait plus authentique qu'un autre média pour décrire une réalité complexe et lointaine?

Je pense que la photo est le média le plus humaniste. Dans la photo, il y a une proximité nécessaire avec la personne ; c'est un contact, il faut être présent, il faut se mouiller. J'ai commencé comme journaliste. Au début, je n'étais pas certain mais la photo s'est vite imposée, car elle t'apporte un contact avec les gens. Tu forces un peu les choses, mais il y a toujours une raison. Ce n'est pas du voyeurisme, mais tu t'intéresses à ce qui se passe et tu veux en parler. Tant que c'est fait de façon honnête.

La pièce met à l'épreuve la capacité de l'homme à l'entraide. Est-ce le cas entre photojournalistes dans les conflits? N'y a-t-il pas une concurrence pour l'exclusivité d'une image?

Au contraire, je pense qu'il y a une entraide entre les journalistes, tout le monde part dans la même voiture, pour le même conflit. C'est normal, ta vie est en danger et celle des autres aussi. C'est un peu ce que j'ai vécu en Haïti, quand on partait dans des zones plus tendues, à quatre photographes de l'AFP – l'Agence France-Presse – et pourtant, l'AFP, c'est des journaux concurrents. Partir demande beaucoup d'argent et c'est un risque, tu ne fais pas ça pour le profit. Le conflit, c'est plus entre les rédactions, quand tu es journaliste freelance et que tu vends ta photo. Mais de plus en plus, les photojournalistes se réunissent en collectif pour mieux se défendre.

Dans beaucoup de tes photographies, les personnes que tu prends sont en mouvement et n'adressent pas leur regard à l'objectif. Mais elles sont loin d'être « neutres » : tu sembles être très intégré dans leur vie, dans leur combat, à tel point qu'ils ont oublié ta caméra. Explique-nous comment ces personnes t'ont accueillies au sein de leur réalité, comment elles ont abordé ton travail photographique? Penses-tu que l'image que tu prends peut aider les pouvoirs occidentaux à comprendre et à intervenir?

Je suis allé deux fois en Haïti : tout de suite après le séisme et dix mois plus tard. C'est sûr que, la première fois, tu y vas parce que tu travailles sur un sujet précis, le séisme dans ce cas-ci, et donc tu ne photographies pas les gens dans leur champ, qui sourient, parce que leur histoire authentique, ce n'est pas ça.

L'objectif, c'est d'être témoin, pas d'interférer sur ce qui se passe. C'est sûr qu'on les perturbe un petit peu, mais le but, c'est de se rendre invisible pour que les gens ne posent pas. Tu montres comment tu fais des photos, puis les gens t'oublient et là tu prends tes photos.

Au tout début, je suis allé au Kenya et pendant mon séjour, il y a une personne qui a pris le temps de m'écrire une lettre disant « merci d'être là ». Elle savait qu'on venait du Canada et elle pensait que le Canada allait les sauver, parce que mes photos allaient parler de ce qui se

passait là-bas. Mais ça ne se passe pas comme ça. Toi, tu te bats pour montrer tes photos; l'engagement, il est là.

Dernière question sur ton parcours : depuis les photos dans l'*Impact Campus* (journal étudiant) jusqu'à la création de ta propre agence, Stigmat, quelle progression! Quelles ont été les étapes-clés de ton parcours? Quelle est ton actualité photographique?

J'ai étudié en journalisme et je faisais déjà beaucoup de photo. Au bout d'une session, j'ai associé les deux. J'ai fait un premier voyage, en Inde. C'était la concrétisation de mon envie de faire de la photo. Je suis parti avec dix sujets que j'ai réalisés en trois mois. Il n'y avait pas de profondeur, mais c'était un bon test. Pendant mon temps à Impact Campus, le Carrefour International de la Presse Francophone a organisé un stage au Kenya, auquel j'ai participé. Puis je suis reparti en Inde. J'étais accro aux voyages. Maintenant, je pars moins. Avant, c'était trois ou quatre mois de bohème... mais avec ma famille, c'est plus organisé et c'est plus court.

Stigmat, c'est un collectif. On y travaille sur l'organisation d'événements pour faire connaître les photographes indépendants qui ont le même esprit que nous, qui travaillent sur du long terme. Là, je travaille sur plusieurs projets, le plus important étant l'histoire des réfugiés Bhoutanais à Québec. Ça fait un an que je travaille là-dessus. Je suis allé dans les camps et je les suis à Québec. J'aimerais en faire un livre. Et sinon, j'ai un projet plus expérimental, c'est plus un exercice : une série sur l'errance, le voyage, le déplacement. Je me mets moi-même dans une posture où je me laisse aller volontairement. J'ai fait deux fois le même trajet : Vancouver aller-retour en bus (4 jours de trajet), et les images ont vraiment évolué entre les deux voyages. Et puis j'ai aussi plus envie de travailler sur Québec. Il y a beaucoup de choses à faire, beaucoup d'histoires. Mais je fais quand même des voyages occasionnels.

- Un grand merci à Renaud Philippe pour avoir répondu gentiment à nos questions -